

Remerciements

Tout d'abord nous tenons à remercier Dieu de nous avoir donné la force et le courage pour que ce travail arrive à son terme.

A monsieur Mahmoudi Hakim, pour sa disponibilité et son aide précieuse.

A madame Ait Mohand et à madame Benbourek, pour avoir accepté de lire et d'évaluer ce travail.

A nos chères familles qui nous ont soutenues.

Enfin, à tous ceux qui nous ont aidés à réaliser notre travail.

Warda et Ghania

Dédicaces

A ma chère et divine

Mère

Au brave et très respecté

Père

Aux adorés et très chers,

Frères et sœurs

Neveux et nièces

A mes proches et amis

A mon aimable binôme Ghania et sa famille.

Warda

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à la mémoire de mon père que dieu l'accueille dans son vaste paradis.

A ma chère maman et mes deux sœurs et mon unique frère.

A mes chères amies.

A ma binôme Warda.

Ghania

Sommaire

| | |
|---|----|
| Introduction | 07 |
| | |
| Chapitre I : Vœux de la mère | |
| 1.1 Vécu colonial de la mère... .. | 12 |
| 1.2 Etudier et s’émanciper..... | 14 |
| 1.3 Le bonheur visé par la mère..... | 15 |
| | |
| Chapitre II : Poids des archaïsmes | |
| 2.1 L’honneur de la tribu..... | 19 |
| 2.2 Le mariage arrangé..... | 21 |
| | |
| Chapitre III : Oppression féminine | |
| 3.1 Rêve de la jeune fille..... | 31 |
| 3.2 Transgression des lois sociales..... | 34 |
| 3.3 Le silence de la jeune fille face à son sort..... | 36 |
| | |
| Conclusion | 41 |
| | |
| Bibliographie | |

Introduction

Née dans les années cinquante, freinée dans sa lancée par bon nombres d'handicaps, allant de l'intrusion coloniale aux problèmes sociopolitiques qui suivirent l'indépendance, la littérature algérienne, d'expression française, écrite par des femmes, a depuis plus d'un quart de siècle fortement gagné du terrain. Cette littérature, qui s'efforce de rendre compte des réalités sociales et historiques du pays, se présente sous plusieurs genres tels que le récit de témoignage, le roman, le conte et la poésie. Ce succès est le fruit du travail laborieux de plusieurs romancières algériennes de talent telles que : Assia Djebar, Maïssa Bey, Malika Mokkadem et Leïla Marouane et bien d'autres écrivaines.

Parmi les principaux soucis de cette littérature, nous retrouvons la place qu'occupe la femme dans la société algérienne, tiraillée entre une modernité et une tradition toujours présente dans le quotidien de la femme. En effet, l'existence de cette dernière demeure précaire, ne possédant guère un statut digne d'une citoyenne à part entière. Cette triste réalité est due, à la persistance de lois machistes, inspirées d'une idéologie qui consacre à la supériorité de l'homme par rapport à la femme. Comment peut-on parler alors, du statut de la femme dans une société qui continue d'entraver et d'empêcher son émancipation.

A l'écoute de cette situation, la littérature algérienne des femmes essaye de comprendre et de démontrer ce qui fait que malgré toutes les luttes menées et les efforts fournis pour libérer la femme de l'empire des archaïsmes sociaux, celle-ci continue de souffrir de ce poids et des codes religieux. Cette écriture, tente de rendre compte de tout ce qui affecte la vie quotidienne de l'algérienne tout en dénonçant l'autorité de l'homme envers elle et celle du pouvoir qui se complait à décréter des lois basées sur des préceptes religieux. A ce sujet, Jean Déjeux, confirme le poids de la religion dans les sociétés comme l'Algérie en écrivant : « *En islam, la femme se libère avec l'âge, la grand-mère devenant souveraine* »¹.

Intéressées par ce sujet, du statut de la femme, à travers une œuvre d'une écrivaine algérienne d'expression française, nous avons opté pour le roman de Leïla Marouane : *La jeune fille et la mère*. Leïla Marouane, de son vrai nom Leyla Zineb Mechentel, met en scène, dans la plupart de ses œuvres, des personnages femmes bafouées, violées et répudiées, elle est l'auteure de plusieurs romans, tels que : *La fille de la Casbah* en 1996,

¹Déjeux. J, *la littérature féminine du Maghreb*, Paris, Ed. Seuil, 1984, p.43

Le ravisseur et le Châtiment des hypocrites en 2001, *Le papier, l'encre et la braise* en 2009.

Le choix de ce corpus « *La jeune fille et la mère* », s'est imposé à nous-même dès la première lecture, dans la mesure où, il aborde essentiellement les problèmes de la femme algérienne qui essaye de se libérer de l'homme, de la religion, et des archaïsmes sociaux. Cette lecture nous a permis de dégager des formes de transgression que ce soit sur le plan de la thématique ou celui de l'écriture.

A travers ce travail, nous nous proposons de montrer : comment l'écrivaine, Leila Marouane, remet en cause les archaïsmes sociaux à travers l'analyse d'exemples concrets pris du texte ?

À la lumière de cette problématique, nous allons suggérer trois hypothèses : la première qui est, la colonisation et le malaise vécu par la femme algérienne musulmane. La deuxième, la déception de la femme militante et de la transgression des lois sociales par la jeune fille. Et enfin, la troisième, en montrant le silence de l'héroïne, qui est considéré comme une révolte chez elle, étant soumise aux archaïsmes.

Notre démarche consiste, donc, à expliquer comment la romancière met en place, par l'écriture, un nouvel espace pour s'élever contre l'identité héritée du modèle rigide, émanant du patriarcat et du pouvoir. Nous allons voir, comment elle entame une nouvelle identité qui transcende le présent et envisage le futur. Dans ce contexte de violence et de rébellion qui conteste l'enfermement de la femme, nous allons nous appuyer sur l'une des approches littéraires, qui est l'approche sociocritique, puisque cette œuvre littéraire, miroir de la société, nous montre le statut de la femme, tel qu'il est reproduit dans la société du roman.

Parmi les théoriciens de cette approche sociocritique, nous avons : Lucien Goldmann et Claude Duchet. Ces derniers, ce sont exprimés sur le sujet d'une manière différente. Selon Lucien Goldmann, la sociocritique, est la méthode la plus vue en critique littéraire, car elle est dans le plein ancrage de la société qui donne naissance au roman. Pour Claude Duchet, il convient d'appeler le contexte, mais dans la matérialité. Toujours selon lui, c'est parce qu'il est langage et travail sur le langage, que le texte littéraire dit le social. Il ne le fait pas seulement à partir de sa thématique, mais aussi à travers ses façons de dire, de moduler le discours social, d'orienter le regard du lecteur vers le réel.

Pour bien structurer cette recherche, nous l'avons répartie en trois chapitres essentiels, qui seront consacrés à l'analyse interne de l'œuvre. Le premier chapitre, sera consacré à la présentation des vœux de la mère qui a vécu la période coloniale, lorsque la femme algérienne était privée de tout et souffrait le martyr. Dans le deuxième chapitre, nous montrerons au fur et à mesure les archaïsmes de la société algérienne, qui empêchent encore la femme algérienne d'agir et de s'émanciper. Dans le dernier chapitre, il sera question de la révolte de la jeune fille par la transgression des lois, qui régissent la société, et les conséquences de cette rébellion.

Chapitre I :

Les vœux de la mère

Dans le premier chapitre, nous allons essayer de répondre à la question principale, telle que les attentes de la mère, qui a tant sacrifiée pendant la guerre de libération. Une femme maquisarde, qui rêvait d'un avenir meilleur, en d'autres termes, qui voulait s'instruire, étudier et vivre une autre vie. Après l'indépendance, la mère n'a pas concrétisée ses attentes et sera déçue de ce qui va favoriser en elle-même l'éveil. N'ayant pas atteint son but de liberté, elle souhaitait que sa jeune fille accomplisse ce chemin même qu'elle a commencé.

Comme l'indique le titre, *La Jeune Fille et la mère*, est bien l'histoire de deux personnages féminins, évoluant dans deux périodes historiques de l'Algérie coloniale et post-indépendante. Le récit tragique de ces deux femmes algériennes, est un message poignant, qui montre du doigt, un système d'enfermement dont elle veut pourtant se défaire, telle *la mère*, qui, malgré ses exploits de guerre, retombe dans l'archaïsme patriarcal, qui enserme encore fortement les femmes.

Leila Marouane, combat ce phénomène en mettant en place, le protagoniste *filles* qui s'affranchit par le verbe et l'action et dont le futur se prépare en France. Il est tout aussi question de cette mère qui, la guerre de libération finie, se voit offrir comme seules récompenses, le retour aux tâches serviles dans un foyer quasi polygamique qu'elle accepte malgré elle : «*Ma mère savait tout de sa rivale. Comme elle savait qu'elle nous maltraitait. Ce qui lui faisait préférer une raclée plutôt que de s'en retourner chez son père, qui ne manquait pas de lui faire payer cher ses répudiations* »¹.

La mère étant soumise, préfère donc, vivre prisonnière et sans droits dans son foyer, que de retourner chez son père, où elle vivra le pire. Une mère, qui demande à être battue plutôt que répudiée en implorant son mari de : «*se déchaîner, l'enchaîner et la rouer de coups jusqu'au sang, l'envoyer à l'hôpital, mais de grâce, pas dans sa famille [...]* »² Car, s'il lui arrivait de la répudier et de la torturer, elle perdait toute son héroïsme en tant qu'ancienne guerrière. Si la romancière, s'insurge contre les idées rétrogrades de tous ceux qui veulent maintenir la femme sous la domination de l'homme, elle revient à ces femmes mêmes, à la fois fortes et pourtant faibles, conscientes de leur statut, mais pourtant impuissantes face à leur destinée. Cette femme est donc, victime de diverses

¹Marouane, L., *La jeune fille et la mère*, Ed. Seuil, Paris, 2005, p.113

²*Ibid*, p.114

violences refoulées, qui se transforme en bourreau avant de sombrer dans la folie, une folie qui devient, l'ultime moyen de libération quand les lois, les coutumes et les traditions frappent fort.

Pour enfin vivre libre et se tenir contre ceux qui briment l'avenir féminin, la mère projette un autre avenir à Djamila, afin que celle-ci fasse figure de l'Algérienne instruite complètement affranchie des carcans traditionnels. Or, ce désir brûlant, né d'une vengeance face aux illusions perdues de l'après-guerre, était vain. Si cette lutte acharnée de la mère, prône la libération et figure comme signe d'ouverture à la modernité, il n'en demeure pas moins, que les lois de l'héritage patriarcal, restent encore tranchantes et fort ancrées dans les mentalités.

La mère, connue des djebels, comme il est mentionné dans notre texte, retombe malgré elle, dans les mailles traditionnelles. Elle, qui pourtant s'est opposée au comportement violent de son époux, l'approuve aussitôt dans ses décisions. Djamila, narratrice/protagoniste et adulte, remonte à cette violence vécue pour en dénoncer les abus, en raillant le langage hypocrite de la religion, des coutumes et des traditions. Nous allons, donc, nous intéresser dans ce chapitre, au vécu colonial de la mère, ainsi qu'aux souhaits et vœux de ces femmes et jeunes filles opprimées.

1.1.Vécu colonial de la mère

L'image de la femme militante, après l'indépendance, a longtemps été occultée du roman algérien. Ce sont, les femmes-écrivains, déclare, Ahlem Mostaghanemi qui se sont le plus inquiétées du sort des maquisardes algériennes. Car, affirme encore la critique « *si une Hassiba Ben Bouali ou une Ourida Meddad ont laissé leurs noms à des lycées, il en existe d'autres, réduites au silence* ». En effet, qu'il s'agisse de l'infirmière, de la femme de liaison, de la distributrice de tracts ou de la cisailleuse des fils électriques, ces femmes n'eurent pour seule reconnaissance que des moments de glorification éphémère, lors des festivités nationales.

Parcourons, sans plus tarder, le récit émouvant de la *Jeanne d'Arc* des djebels, cette femme victime de diverses violences refoulées qui se transforme en bourreau avant de sombrer dans la folie.

Dans *La Jeune fille et la mère*, la *Jeanne d'Arc* des djebels, rejoint le maquis avec la ferme conviction, qu'en libérant les hommes et le pays, elle obtiendrait sa propre liberté : « *Car, vois-tu, j'étais consciente que je ne serai jamais libre si les hommes, mon père, mes oncles, mes frères, mes cousins, mes voisins, ne l'étaient pas. Et voilà le résultat [...]* »³. De retour du maquis, elle constate qu'elle n'est autre que ce « *dépôt de spermatozoïdes [...], un nid à avortons [...]* »⁴. Elle n'est qu'une machine à reproduire des enfants et, une boniche au foyer. La mère de la narratrice rêvait, au même titre que les femmes de sa génération, de liberté et d'instruction.

L'analyse de ses aspirations s'impose alors, pour mieux comprendre, par la suite, le comportement de la mère, une femme de l'Algérie indépendante. Dès les premières pages de ce roman, la narratrice souligne que sa mère, à été privée d'école par manque d'argent. Elle n'avait droit qu'à une place sur les notes d'écoles coranique : « *ma mère fait partie de ceux qu'on n'instruisait pas. A peine chaufferait-elle les nattes de la medersa, ces écoles religieuses cachées au regard de l'occupant* »⁵. L'enseignement rudimentaire, que la mère et ses camarades recevaient était dénué d'intérêt, comme le laisse entendre l'expression « *chauffer les nattes de la medersa* ». Cette dernière, ne serait au juste qu'un bref moment de répit, un semblant de liberté.

La mère en ces temps, et d'après la narratrice, est obligée de se voiler, de cacher sa féminité et de baisser le regard, elle était donc, partagée entre devoir et désir. Cette dernière, obéissait à l'ordre établi, en jurant à sa mère qu'elle refusait ce destin d'une façon ou d'un autre, autrement dit, qu'elle ne voulait pas être à l'image de sa propre mère. Elle souhaitait, tracer le chemin de l'émancipation féminine et rendre à chaque femme ses droits et sa propre liberté, pour ne plus jamais être l'esclave d'un homme, comme le montre ce passage, où Leila Marouane, dit : « *Qu'elle ne ferait pas long feu auprès d'elle, ni derrière aucun fourneaux, qu'elle ne se laisserait pas écraser* ».⁶ La narratrice, fait part ici, de ce désir d'une autre vie, de ce fort sentiment de révolte qu'éprouve la mère.

Elle ignorait l'ordre et ne s'en préoccupait pas, puisqu'elle sentait l'évolution des choses, d'où son assurance face à un lendemain meilleur, dans la réalisation de ce vœu qu'elle

³Marouane., L, *Op.cit*, p.17

⁴*Ibid*, p.24

⁵Marouane., L, *Op.cit*, p.15

⁶*Ibid*, p.15

chérissait tant, celui de continuer ses études pour aller loin dans ses aspirations : « *les temps sont en train de changer et jamais je ne serai une femme comme toi ma pauvre maman, tout comme ce pays, j'ai besoin d'air et de liberté, je ne sais pas comment, mais je le serais, libre et plutôt qu'on ne le croit* ». ⁷ Elle montre, par ce passage, son acharnement et sa ténacité, d'un avenir meilleur que celui de sa mère (grand-mère de la fille) et voulait plutôt être moderne, et surtout libre, rattraper le temps perdu.

1.2. Etudier et s'émanciper

L'attachement aux études, chez cette mère, n'est pas seulement motivé par le désir de liberté : « *libre et plutôt qu'on ne le croit* ». Mue par ce vœu tenace, elle parvient une année plus tard, à changer sa vie dans le sens de ses rêves, celui du chemin de l'émancipation. Elle s'est transformée en « *Européenne* », « *prête à mourir pour la souveraineté de son pays* » plus rien ne lui faisait peur.

Cependant, une année plus tard, elle se retrouve prise au piège à cause de son engagement pour la libération de son pays : « *Rattrapée, spoliée, torturée, c'est indescriptible* » ⁸. On ne peut pas décrire la torture subie par la « *Jeanne D'arc des djebels* », où la femme a subi un viol par un officier français, qui n'a pas été puni pour ses actes odieux. Elle se retrouve donc, contrainte de se marier avec ce même officier, une union qui est finalement annulée à cause de la prohibition d'un mariage entre une musulmane et un non musulman. Le père décide alors, de la marier à son valet, qu'il finit par annuler également.

Poursuivre ses études, était un désir qui remonte à l'enfance chez cette mère: « *ma mère, qui toute son enfance avait salivé en regardant ces petites européennes trotter vers les écoles* » ⁹.

Le désir d'instruction de la mère de Djamila, était tellement grand, qu'elle n'hésitait pas à poser comme condition à ses prétendants sa volonté d'étudier. L'homme qu'elle devait épouser, devait donc être capable de respecter et d'accepter cette clause. Celui qu'elle rencontre par la suite, et qui devient le père de Djamila, accepte alors, qu'elle continue ses études une fois la guerre terminée : « *Elle aurait tout le loisir d'étudier quand la guerre*

⁷ Marouane ., L, *Op.cit*, p.16

⁸ Marouane., L, *Op.cit*, p.18

⁹ *Ibid*, p.16

serait finie, lui avait –il promis ; et, enfin à l'indépendance dès son retour, flanquée de mon père à terme démon frère aîné»¹⁰.

Malgré les bonnes paroles de cet homme, qui devient son mari, elle n'arrive pas à ses fin, puisque ce dernier, fini par changer d'avis et l'a contraint à rester au foyer .Celui-ci avait seulement usé de manipulation afin de l'épouser.

Le père ainsi, la surnommait «la briseuse d'avenir» de ses sœurs, tout ses souhaits étaient air, enfin une mère de six enfants dont l'ainée est Djamila, la jeune fille. La mère commence à voir en sa fille cette femme libre, instruite. Elle lui conseille de ne pas suivre les pas de sa mère. Celle-ci étant le résultat de la réalité amère de cet échec révolutionnaire, conjugal et familial qui ramène. Donc cette mère au stade de départ sous le joug de ce mari tyrannique, polygamique et sous la violence d'une société qui l'enferme comme le veut la tradition, elle qu'on avait voilée à l'âge de onze ans et qui avait juré qu'elle vivrait « *sans chaines et sans camisoles*», c'est-à-dire, absolument et complètement libre, sans qu'il ait des obstacles insurmontable à dépasser, soit la supériorité masculine, les limites religieuses, et ordres sociales, gagner sa propre vie en atteignant ses objectifs.

1.3. Bonheur visé par la mère

La mère, s'est retrouvée confrontée à cette triste réalité d'une société opprimante, que sa jeune fille Djamila devait dépasser. Elle voyait en elle, un potentiel certain. La mère, en quête d'un affranchissement pour son pays, va alimenter sa fille du désir d'étudier et va la pousser à réussir à l'école, pour acquérir le statut d'une femme algérienne, musulmane et libre. Rappelons le qu'à cette période seule l'école ouvrait la voie de la libération, comme le montre ce passage :

« Tu ne sauras jamais assez l'importance de l'école [...], son pouvoir et son influence, sans l'instruction les révolutions n'auraient pas vu le jour, le monde n'aurait pas évolué, Pourquoi crois-tu que les dictateurs la redoutent comme la peste, jusqu'à pourchasser les instruits, les torturer, les exécuter, ou les laisser dans leurs geôles ? [...] »¹¹.

¹⁰Marouane., L, *Op.cit*, pp.21-23

¹¹ Marouane., L, *Op.cit*, p.14

A travers ce passage, la mère, incite sa fille à poursuivre ses études et lui montre les avantages dont elle peut bénéficier en se tournant vers le savoir. Les études font le pouvoir, ont une importance majeure dans le monde politique et révolutionnaire. L'instruit, peut largement s'épanouir dans sa société et trouver des solutions adéquats à des soucis qui demandent réflexion. Ainsi, on comprend à partir de cette citation, que la femme, est amenée à un changement radical de statut grâce aux études, elle gagnera, ainsi, en valeur et sera respectée de son entourage et partout ailleurs.

La mère, lui fait part de la situation oppressante et de la soumission dont elle a été victime. Le fait, qu'elle ait été privée de ses droits, a fait naître en elle, le désir de voir sa fille s'épanouir à travers ses études et son savoir, qu'elle aura acquis. Elle entreprend alors, de lui enraciner cette idée dans son esprit, pour lui faire comprendre la nécessité et l'importance de l'enseignement. En ayant la possibilité de poursuivre ses études, la mère de Djamila voyait en sa fille, la femme idéale, qui pourrait les sortir de l'obscurantisme et, atteindre la liberté violée et volée, ainsi, le pouvoir de briser l'ignorance dans lequel vivaient les femmes de sa génération. Elle se veut d'un autre destin « *Ma mère avait tenu à ce que mon destin soit celui d'une femme libre* »¹².

En permettant à sa fille de s'instruire, elle lui prédisait un avenir d'érudite : « *Ma mère, elle y croyait dur comme fer à mon avenir d'érudite, elle se persuadait que j'irai loin* »¹³, autrement dit, qu'elle allait être dotée de connaissances étendues, qu'elle aurait développées à travers son instruction. La mère, veut changer l'avenir de sa propre fille et de la génération dont celle-ci fait partie et celles avenir, elle qui n'a guère réussi à atteindre son but ultime. C'est donc, dans cette optique qu'elle veut voir sa fille concrétiser ce rêve bafoué, en réussissant ses études. C'est ce qui lui permettra, d'après sa mère, de vivre libre et sans domination aucune, comme le montre ce passage :

«Ma mère [...] lorsqu'il s'agissait de mon instruction, me cédait tout, ou presque tout. Mais se souvenant de la menace que je représentais, sa cruauté n'avait pas de limite. Elle ne me battait pas à cette époque, elle ne battait personne, mais sa

¹²Maroune., L, *Op.cit*, p.12

¹³*Ibid*, p.12

*peur du déshonneur était telle qu'elle me traitait parfois comme si j'étais la fille de sa pire ennemie ».*¹⁴

A travers ce passage, nous comprenons très bien le sacrifice de la mère pour que Djamila ait sa place dans la société en passant par les études, malgré sa peur de la question d'honneur. Elle croyait en l'émancipation de ses filles, Elle ne la prive pas de lire, au contraire elle lui donne cette chance : « *va, va, disait-elle en me poussant par l'épaule, va lire, va nourrir ton esprit ; libère-toi* »¹⁵. La lecture alors, est une source première du savoir, et nous comprenons par l'expression « Libère-toi » la force de l'instruction par les livres.

La mère donne ainsi, une importance primordiale à la lecture en, estimant qu'elle nous ouvrirait les portes de la liberté. Cette dernière, conduit à l'éveil des consciences et peut être la clé d'un autre destin de la femme Algérienne. L'expression « *va nourrir ton esprit ; libère-toi* » nous laisse entrevoir, la persévérance et l'acharnement de la mère à propos de l'avenir de sa fille, et d'un destin de « *femme sans maître* ». Elle cherchait l'indépendance de la femme face à l'oppression de l'homme.

En résumant donc ce chapitre, nous pouvons dire que d'après le vécu colonial de la mère, qui avait ce fort désir d'instruction et qui voulait ressembler à ces européennes libre et affranchies, voit son destin bafoué et remis en cause par cet homme qu'elle épouse et par cet enfant qu'elle met au monde à bas âge. D'autre part, Leila Maroune, évoque une autre pratique qui réprime les femmes, elle revient, ainsi, à la période coloniale, où les filles étaient mariées à peine pubères, notamment dans les régions rurales et isolées. Finalement, la mère de Djamila est contrainte de passer sa vie en tant que femme au foyer, pour s'occuper de ses enfants et de son mari, qui l'a privée de ses droits. Après l'indépendance, le statut de la femme reste le même et l'espoir de ces femmes opprimées est détruit.

¹⁴ Marouane., L, *Op.cit*, p.39

¹⁵ *Ibid*, p. 37

Chapitre II :
Le poids des archaïsmes

Dans ce chapitre, nous allons essayer de comprendre, pourquoi les rêves de la mère ou de la femme maquisarde n'ont pas pu voir le jour. A ce sujet, nous allons voir l'honneur de la tribu en tant que, premier élément des poids qui ont empêchés la femme de réaliser ses rêves et pour qui l'intérêt matériel de la famille est prioritaire à son bonheur, elle reste donc marginalisée.

Après avoir examiné les attentes de la mère pendant le colonialisme, il convient d'analyser à présent, les problèmes qui menacent le statut de la femme algérienne, dû essentiellement aux entraves liées aux poids des archaïsmes sociaux. Il sera question, en fait, des contraintes qui maintiennent la femme algérienne à un statut de subalterne au lendemain de l'indépendance. En ce sens, deux phénomènes sont à prendre en compte, celui de l'honneur de la femme qui est le certificat de virginité et le mariage arrangé, voire forcé.

2.1. L'honneur de la tribu

En effet, Leila Marouane, dans ce roman, met l'accent sur les archaïsmes sociaux, qui n'ont pas permis à la femme de s'émanciper à l'intérieur de la société. D'après la narratrice, naître une fille, c'est vivre dans la crainte de la répudiation ou de la torture. Il suffit de ne pas obéir aux lois sociales pour se retrouver au centre de la tourmente, La femme peut être renvoyée légalement du domicile conjugal si le conjoint prononce par trois fois ce renvoi : « *Répudiée. Répudiée. Répudiée. Par Dieu et son Envoyé* »¹

Dans la question d'honneur Anne Marie Miraglia souligne :

*« Le culte de virginité est toujours important au Maghreb. C'est une question d'honneur familial. Comme les relations sexuelles ne sont permises que dans le cadre du mariage, une fille qui perd sa virginité en dehors du mariage risque de se faire punir. (Lapider et même tuer) par les hommes (père frère oncle...) de sa famille. La pression sociale sur ceux-ci est qu'ils ne peuvent éviter de venger toute atteinte à l'honneur familial. De plus l'approbation familial est évidente dans les faits que les lois, même aujourd'hui ne sont pas sévères contre le crime d'honneur »*²

¹Marouane., L, *La jeune fille et la mère*, Ed. Seuil, paris, 2005, p.29

²Miraglia, Anne, Marie, *Des voix contre le silence*, Durham UNIVERSITY Durham, modern LANGUAGES, 2005, article 119, 2005, p.45

A travers ce passage, Marie Miraglia, montre l'importance de l'honneur de la fille au Maghreb, celui de rester vierge, jusqu'au mariage, il est donc, un devoir pour elle. Ainsi, l'auteur, souligne ce qui peut arriver à celle qui perd sa virginité et qui déshonore sa famille. Autrement dit, la virginité de la fille est très importante pour l'honneur de la tribu. Comme le montre cet extrait :

«En effet, la tradition arabo-musulmane perçoit la femme comme un être perturbateur à l'ordre social, c'est pourquoi, celle-ci est constamment surveillée par son entourage qui l'éloigne du public masculin ...les femmes doivent être contrôlées afin que les hommes ne se détournent pas de leurs devoirs sociaux et religieux »³.

Désobéir ainsi, aux lois sociales, c'est porter préjudice à l'honneur familiale. Pour donner une idée sur le poids de celui-ci, la narratrice met en scène l'épreuve scolaire de Djamilia lors ce qu'elle atteint sa sixième année d'étude primaire, et toute l'épouvante que suscite chez elle cette peur de perdre sa virginité : *« tu la perds, poursuivait- elle, et c'est la fin de nous , c'est la fin de tout, tu la perds, et ton père nous jette dans le décût, tes frère et sœurs seront des orphelins à la merci des vampires »⁴. Les dires de la mère fait transparaître tout le poids de l'honneur familial, qui pour le père, relègue au bas de l'échelle, le devenir et l'avenir de toute sa famille. Ce qui lui importait, était son orgueil, qui pouvait être souillé par sa progéniture. Consciente de ce danger, la mère ne peut alors sauver sa propre fille. ²*

La mère ne fait pas que menacer sa fille Djamilia, elle l'humilie souvent pour fariner ses ardeurs. Ce qui l'avait effrayé et l'avait poussé à ne pas révéler son terrible secret, celui de la perte de sa virginité. Par ailleurs, la maltraitance de la mère, vis-à-vis de sa fille, n'est pas due à un manque d'amour envers elle, mais bien cette crainte de déshonorer : *« Petite larve, poursuivait-elle, tu veux me faire de moi la risée de mes amis et de mes ennemis. Si tu ne m'obéis pas, je les révélerais les débauches »⁵*

³Marouane., L, *Op. cit*, p.44

⁴Maeouane., L, *Op. cit*, p.40

⁵*Ibid*, p.42

De plus, ce qui illustre le poids de l'honneur familial, c'est la réaction de Djamila. Persuadée qu'elle n'aurait aucune chance face aux archaïsmes sociaux, elle ne se défend guère et se tait tout en pensant au suicide. Ce comportement, cette résignation, chez la fille, est en fait le résultat, d'une société qui opprime les femmes algériennes et qui les prive de toute liberté, que cela soit sexuelle ou autre et sont puni pour ces actes déshonorables. Son père qui l'a voyait comme une malédiction, dès sa naissance, n'avait qu'une volonté, celle que Djamila se marie enfin, avant qu'elle ne commette un déshonneur : «*à moi mon père rien et tout ce qu'il avait attendu de moi, c'est que je plie bagages et décampe au plus vite de ses murs* »⁶. Le père de Djamila, n'aurait pas eu à se soucier de cet aspect s'il avait eu un garçon à sa place.

2.2. Le mariage arrangé

La notion du mariage arrangé, est très fréquente dans le monde Maghrébin, phénomène habituel chez nous en Algérie et dans les communautés arabo-musulmanes, depuis des décennies. Cette façon d'unir deux personnes, comme nous le voyant encore aujourd'hui d'une manière certes minime, dans notre société traditionnelle, est due au fait que l'ont veut préserver la culture et ou l'autorité parentale qui prime, ainsi, sur tout autre aspect de la vie. Rappelons le à ce sujet, le cas des jeunes filles qui, aussitôt pubères se devaient d'accepter l'homme que le père, le frère aîné ou l'oncle, imposaient de force, pour le mariage. Ou encore, le cas des femmes mariées, qui risquaient la répudiation et le retour au foyer parental, si elles ne se conformaient pas aux règles de bonnes épouses obéissantes, vaquant soigneusement à leurs tâches ménagères, procréant, de surcroît, des mâles, et veillant surtout à en faire des futurs patriarches de la tribu.

Ce phénomène est si courant, si répandu dans la société tribale et si ancré dans les mentalités arabo-musulmanes, qu'il perdure même encore, de nos jours, dans certains milieux algériens. Dans *Le Fils du pauvre* (1950) de Mouloud Feraoun, il illustre magistralement ce fait dans la société, tant il est fortement incrusté dans la mentalité arabo-musulmane :

« J'étais l'unique garçon de la maisonnée. J'étais destiné à représenter la force et le courage de la famille. Lourd destin pour le bout d'homme chétif que j'étais ! Je pouvais frapper impunément mes sœurs et quelquefois mes cousines : Il fallait

⁶Marouane., L, *Op.cit*, p.76

bien m'apprendre à donner des coups ! Je pouvais être grossier avec toutes les grandes personnes de la famille et ne provoquer que des rires de satisfaction. J'avais aussi la facilité d'être voleur, menteur, effronté. C'était le seul moyen de faire de moi un garçon hardi. Nul n'ignore que la sévérité des parents produit fatalement un pauvre diable craintif, faible, gentil et mou comme une fillette.»⁷

Par cet extrait, nous pouvons dire que les hommes, au sein d'une famille, ont d'emblée une supériorité par rapport aux femmes, destinées malgré elles à l'exclusion sociale et professionnelle. De plus, la colonisation et l'instauration d'une mixité entre les hommes et les femmes, établie par les Français, n'ont fait qu'accentuer l'enfermement des celles-ci. L'Algérien, se voyant alors menacé de perdre l'héritage ancestral, cloisonne plus sévèrement encore l'épouse, la sœur ou la fille, l'éloignant de tout contact de la sphère publique.

Les femmes, au temps du colonialisme, forcées de s'assujettir au bon fonctionnement du patriarcat et rejetées par une école sélective, qui n'acceptait que les enfants de la bourgeoisie, se retrouvaient écartées du monde extérieur. Dans le même contexte, Souad Khodja, explique dans *Les Algériennes la grande solitude*, comment s'organise ce système qui perdure :

« Enfermée et voilée dès la puberté, mariée de force à un homme qu'elle ne voit qu'au moment ultime de la consommation du mariage, n'évitant la répudiation qu'à la condition qu'elle donne naissance à un garçon, éliminée de toute décision, y compris dans la gestion de sa vie privée, le pouvoir que lui donnera enfin le mariage de ce dernier, devient pour elle le moyen unique et ultime de survie psychique. C'est ce destin de belle-mère, relais domestique du pouvoir du patriarche qui en fera l'organisatrice de la famille Matériau-patriarcale »⁸

La femme, subit donc, tous types de violences, que cela soit physiquement, psychologiquement ou sentimentalement. La femme, comme nous le souligne cet extrait, est depuis sa naissance maltraitée, obligée de se voiler dès son jeune âge, à peine pubère,

⁷ Feraoun, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Ed. Seuil, Paris, 1954, p.66

⁸ Khodja, S., in *les algériennes de grande solitude, La femme algérienne, article 7*, 2001, Ed, Seuil, Oran, N°9, p.12

et est privée de sorties vers le monde extérieur. Celle-ci, est soumise à un mariage arrangé par son père ou son frère ou encore son oncle, auxquels, elle ne peut refuser au risque d'être bannie de la famille. Dès lors qu'elle est mariée, elle devra faire naître un garçon qui prendra le nom de son père et de ses ancêtres comme héritage, si cela n'arrive pas ou que celle-ci est stérile, la femme risque alors d'être répudiée et humiliée par des paroles blessantes, telles que : « *tu es stérile, moi quand j'avais ton âge j'avais dix enfants...etc.* ». Son mari, pouvait encore prendre pour épouse, une deuxième femme qui lui donnerait le fils qu'il espère, une humiliation de plus pour cette femme.

Dans la pluparts des œuvres de Leila Marouane, elle n'hésite aucunement à mentionner ce phénomène social du mariage arrangé, qu'elle met en cause, dans la condition des femmes algériennes et musulmane face aux archaïsmes sociaux. Le mariage, est ici, pour l'auteur, l'union d'une femme à un homme qu'elle n'a pas choisi et qu'elle devra épouser contre son gré.

Leila Marouane, souligne l'échec de la jeune Djamila, face à l'examen scolaire qu'elle a subi et, qui donne l'occasion à son père de la marier, qu'elle le veuille ou non. Pour précipiter ce départ, le père n'aura qu'à trouver un prétendant pour sa fille, de préférence quelqu'un de son entourage ou quelqu'un d'aisé. Autrement dit, l'échec scolaire de Djamila, est une chance pour son père, de lui trouver un mari, le plus vite possible, ce qui devra lui éviter les mauvais dires des gens et ou un déshonneur.

C'est le cas de la pluparts des jeunes filles contemporaines, qui sont mariées de force, à un bas âge, sans connaître leurs futurs maris. La femme, doit se taire et accepter ce mariage, puisqu'elle est inférieure à la société. Reprenons le cas de Djamila qui échoue à son examen et qui se voit contrainte de se marier et de se soumettre à l'autorité de l'homme. Les femmes se soumettent alors aux ordres des hommes, en restant à la maison, comme une machine à tout faire et à produire des enfants.

Revenons donc à notre protagoniste, Djamila, qui est prise sur le fait du « péché », par son père, est par la suite, soumise à un mariage avec l'apprenti ébéniste, l'homme avec qui elle a eu la relation sexuelle. A son insu et à celui de sa mère, le père la condamne alors à un mariage qu'elle ne souhaite pas, ce qui confirme l'autorité et le pouvoir qu'a cet homme dans la vie de sa jeune fille.

La mère n'étant pas au courant de l'acte de sa fille, se positionne en défenseur, pour lui éviter ce mariage précipité. Elle réagi donc, d'une autre manière que le père, qui lui connaît toute la vérité. Elle refusait donc ce sort, qui contrariait ses attentes, qui sont l'instruction, la liberté, la richesse et la célébrité de sa fille ; elle ne pouvait donc pas accepter de voir sa fille aussi jeune, se soumettre à une vie réduite à une souffrance perpétuelle, qui pouvait être le résultat d'un mauvais mari, de fausses couches successives, de tâches ménagères qui ne se terminent jamais...etc.

La mère de Djamila, ne souhaite pas voir le même scénario se reproduire pour sa fille. Mais, face à l'autorité certaine du père, la mère n'a aucun pouvoir et ne peut exprimer son mécontentement et pour cause, son opinion n'a aucune valeur face à la décision du père. Il ne reste alors, qu'à solliciter les marieuses, ces vieilles femmes dont la narratrice ne soupçonnait pas l'existence : *« je pensais qu'en ces jours, fraîchement décolonisés. La terreur éloignée, les jeunes gens et jeunes filles s'arrangent entre eux avant d'impliquer leurs familles. »*⁹.

Par cet extrait, nous comprenons que, la narratrice était loin d'imaginer qu'il existait encore ce type de mariage, en ces temps contemporains. Pour l'auteur, cette pratique était propre à l'époque coloniale. Il est supposé y avoir, une liberté dans le choix de son époux ou de son épouse sans l'intervention de la famille ou de celle des marieuses.

Djamila, a donc vu défiler plusieurs femmes chez elle. Elles avaient pour rôle d'évaluer sa beauté, ainsi que, ses capacités à effectuer les tâches ménagères. Elle était à la fois surprise et horrifiée d'un tel spectacle. Quant à la mère, elle ne peut regarder cette scène sans se taire et ne pouvait se résigner à perdre sa fille. Elle décide alors, de prendre la parole, de protester contre cette situation, en voulant mettre fin à ce scandale : *« ma fille ira faire ses études dans un internat, des la prochaine rentrée, à la capital »*¹⁰.

D'après ces dires, nous remarquons l'acharnement de la mère pour que sa fille poursuive ses études et qu'elle soit libre, en sortant enfin de cette prison traditionnelle et masculine. La mère, affirme aux marieuses, que sa fille Djamila et elle-même, étaient contre un mariage arrangé. Par contre, Djamila, précise encore sa mère, sera et fera peut être ce que vous et vos ancêtres n'avez jamais atteint dans votre vie, lors de votre combat pour la liberté de la femme.

⁹Marouane., L, *Op.cit*, p.85

¹⁰*Ibid*,p.85

« *Elle se mariera quand elle voudra avec qui elle voudra* »¹¹ : ici, la mère continue de défendre sa fille en précisant, qu'elle n'a nullement besoin de ces marieuses, ni de qui conque, pour trouver l'homme de sa vie. Elle estime, que grâce aux études poussées de Djamila, elle gagnera sa liberté et pourra choisir ou non d'épouser quelqu'un. En effet, en étant indépendante, elle peut subvenir à ses besoins d'une manière autonome.

Alors consciente de la valeur des études, la mère ose exprimer son désaccord et s'oppose à cet arrangement qui va à l'encontre de l'avenir de sa fille. Ayant confiance en cette dernière, elle souhaite qu'on la laisse vivre à sa guise, partir loin et ressembler à ces jeunes filles modernes.

Une fois le mariage arrangé, ils exigent donc à la fille un certificat de virginité, comme preuve de son honneur non souillé, comme le veut la coutume algérienne en ces temps d'indépendance. La fille, est donc obligée d'effectuer la visite médicale. Cette pratique, fait également partie des archaïsmes sociaux auxquels la jeune fille est soumise avant le mariage. Une visite, qui consiste à confirmer que Djamila a toujours sa virginité. Cette pratique est encore bien ancrée de nos jours, d'après les affirmations de Leila Maroune, qui en fait le constat.

Le corps de la femme, représente le symbole féminin que le cloisonnement traditionnel et religieux surveille constamment, il est considéré comme sacré et, ne doit donc pas être exposé aux hommes en dehors de l'union du mariage. Les nombreux récits, des femmes de l'entourage de Djamila, sur l'examen traumatisant de la virginité, auquel cette dernière doit se soumettre, démontrent la violence morale infligée à la jeune fille.

Pour casser ce tabou, la narratrice, expose aussi cruellement que possible son opinion autour de cette morale religieuse dans ses pratiques sont les plus humiliantes. Djamila, est tour à tour auscultée respectivement par sa mère, les marieuses, et par l'infirmière :

*« Mais s'il arrivait que je veuille me dérober à l'inspection de mon vagin, qu'elle auscultait munie d'une loupiote à pile, à la recherche de la fameuse membrane, pratique qui m'humiliait, qui me mortifiait, à laquelle je ne m'étais jamais étouffé, prenant Dieu, ses prophètes et les saints de la terre à témoin »*¹²

¹¹Marouane., L, *Op.cit*, p.91

¹²*Ibid*, p. 41

Cet extrait, nous montre que la jeune fille est, sans nul doute, contre cette pratique sociale. Malheureuses, son opinion ne fait pas le poids et ne pouvait refuser qu'on l'ausculte. Elle devait simplement obéir et se laisser faire. Donc, d'après la citation, Djamila, ressent de la gêne et de l'humiliation, au fait, qu'elle doive donner accès à une partie de son corps aussi intime à sa mère et à l'infirmière. Pour Djamila, une telle expérience ne pouvait pas lui arriver, mais elle est très vite rattrapée par la réalité des choses. Ce présent passage nous illustre très bien ce moment aussi désagréable qu'humiliant :

« Sans un mot, elle m'allongea sur le sol, baissa mon pantalon, puis ma culotte. Elle posa la bougie sur un guéridon, m'écarta les cuisses. Tirant fortement sur une des lèvres, s'éclairant avec la flamme de la bougie, elle regarda à l'intérieur de mon vagin. Je savais ce qu'elle y cherchait, ma mère fouillait souvent à cet endroit de mon anatomie, je l'ai déjà dit, et je ne bronchai pas. »¹³

La narratrice, nous fait une description très détaillée de l'osculation au quelle Djamila est soumise par sa mère. Nous allons maintenant découvrir celle faite par l'infirmière :

« C'est bon mais contrairement aux jeunes filles que nous recevons ici, ta fille a très bien, trop bien je dirais, supporté l'examen, s'expliqua l'infirmière. M'est avis qu'elle a l'habitude... Tu vois ce que je veux dire. Ces choses là arrivent si vite, j'ai quatre filles »¹⁴

L'infirmière, fait comprendre très implicitement à la mère de Djamila, que sa fille n'est plus vierge. Elle lui explique, qu'elle a pris l'habitude et, très vite, de comprendre le comportement des jeunes filles qui ont déjà eu ou non un rapport sexuelle ultérieurement. Djamila, n'avait donc pas l'air d'être novice en la matière, puisqu'elle ne dégageait aucun malaise lors du touché de l'infirmière.

Leila Marouane, utilise un langage cru pour mieux transmettre aux lecteurs l'extrême violence morale que subissent les jeunes filles de notre société, en ce qui concerne leur honneur. Cette obligation, d'être vierge au moment du mariage et l'exigence d'un certificat, qui passe par une osculation très approfondie, de la part de la mère puis de l'infirmière. Le corps de la femme, est ici, utilisé pour exprimer les non-dits et les tabous,

¹³Marouane., L, *Op.cit*, p.62

¹⁴*Ibid*, p.131

en dévoilant, par Leila Marouane, les parties les plus intimes de la jeune Djamila. C'est un moyen, de dénoncer une société impitoyable et renfermée, dans lequel baignent les femmes arabo-musulmanes. Cet événement, est pris comme exemple, pour faire ressortir la bêtise humaine.

Ce n'est qu'après cette osculation, que la mère de Djamila prend conscience de la réalité et découvre avec effroi, le secret de sa fille. Sa perception, change du tout au tout et Djamila, devient alors, l'objet de honte et de déshonneur pour sa famille. Ce qui arrive par la suite à la jeune fille, importait peu à sa mère, elle qui l'avait toujours défendue et soutenue jusqu'à présent. La colère de la mère était tellement grande, que son comportement envers sa fille n'était plus que violence. Elle n'avait d'autres mots à son égard, que « *petite putain* », « *craquelure de pisse* »¹⁵ mais encore : « [...] *enfant de diable, [...] mauvaise fille et [...] chienne en chaleur* ». Sa mère, faisait en sorte de la culpabiliser et de la rabaisser.

Les paroles de la mère, étaient aussi poignantes que les coups physiques qu'elle lui faisait subir avec une extrême violence. Le rêve de voir un jour, sa fille s'émanciper et devenir ce qu'elle n'avait elle-même jamais été, avait été brisé ce jour là. Elle laisse, ainsi, les frères de Djamila lui couper les cheveux : « *en faisant couper mes cheveux, la capital beauté d'une femme, ma mère avait enfin trouvé le moyen d'empêcher ce mariage* ».¹⁶

La narratrice, souligne par ce passage, où Djamila se fait couper les cheveux « *capital beauté d'une femme* », qu'elle est privée, par ses frères et son père, de tout ce qui fait d'elle une femme. La jeune fille, reste spectatrice de son propre malheur, puisque consciente de ses actes, elle subit alors, la violence de ses proches sans rien dire. Cette scène, nous laisse voir, la soumission de la femme algérienne à notre époque contemporaine ; pour l'homme, aux traditions archaïques, elle reste l'organe inférieur de la société où celui-ci fait régner ses lois et, où la femme ne doit faire que les respecter. Dans le passage suivant, nous montrerons, la jeune fille sans défense face à la maltraitance de ses proches :

¹⁵Marouane., L, *Op.cit.*, p.151

¹⁶*Ibid*, p.148

« Je me mis à genoux et elle pencha ma tête vers l'avant. Puis ramena mes cheveux de façon qu'ils couvrissent mon visage. Mes frères surgirent, dans les mains une paire de ciseaux et un rasoir qu'ils brandirent à l'intention de ma mère. [...] -Coupez-moi tout ça, dit-elle »¹⁷

Loin du récit journalistique, Leila Marouane, fait part de la violence de la société, à travers le vécu d'un personnage, celui de Djamilia, qui subi malgré elle un destin bafoué. Dans un témoignage, paru dans le Quotidien d'Oran en novembre 2001, elle explique, le rôle que joue la littérature, dans la dénonciation de la situation des femmes algériennes et musulmanes. Cette vérité refoulée et cachée dont on ne dit rien. Leila Marouane, dans un témoignage sur la littérature, affirme, que :

« C'est essentiellement cette violence tant refoulée et qui trouve dans la littérature un espace de libération, de délivrance. La violence marque le quotidien. Mais nous ne faisons que la refouler, que la dompter en quelque sorte. Ecrire, c'est violenter notre propre corps, lui faire exprimer l'inexprimable. La littérature devient, malgré elle, un défouloir, un ersatz de la mémoire, d'une mémoire en pointillés, prompte à se réveiller dès qu'on la triture »¹⁸

C'est comme cela, que Marouane nous présente son récit *La Jeune Fille et la mère*, où l'inexprimable prend le relais du langage cru, qui met en surface les douleurs passées, tout en jouant sur les transpositions que génère la violence. De ce fait, les personnages héroïques, prennent en main leur propre destin, pour le détourner de la société opprimante, qui s'exprime à travers l'errance mentale, brisant ainsi les codes et les lois de l'enfermement. Ainsi, les injustices, les violences et les malaises sont un à un décrits, interrogés, mis en dérision, voire totalement remis en cause.

En somme, en transgressant le poids de ces archaïsmes, c'est-à-dire, la contrevenance de la jeune fille, l'auteur, montre ce rêve d'émancipation de la femme algérienne. En sachant que notre société les empêche de vivre comme elle le souhaite et d'être libre comme les femmes des pays modernes. Ce n'est donc pas, simplement, l'espérance et

¹⁷Marouane., L, *Op.cit*, pp.147-148

¹⁸Tahraoui. M, *témoignage de Marouane. L*, in quotidien d'Oran, num.423. Oran, novembre, 2001

l'instruction des femmes qui leur donnera satisfaction, mais bien le changement totale des idées et des pratiques archaïques dont, font preuve les hommes de notre société.

Djamila, héroïne du livre « la jeune fille et la mère » de Leila Marouane, est un exemple parmi les nombreuses femmes algériennes, soumises et rabaisées au statut d'objet, un récit que l'ont trouve souvent dans les romans de l'auteur. Le livre, fait part d'un rêve, celui de l'émancipation et de la liberté de la femme, transmis de mère en fille et qui n'avait eu aucun poids, face aux exigences d'une société où l'honneur de la famille, passe avant toute chose. La femme doit faire preuve d'obéissance et de discipline et ne doit en aucun cas transgresser les lois de la tribu. Ce que nous allons voir en détail dans le dernier chapitre.

Chapitre III :

L'oppression féminine

Dans ce dernier chapitre, Nous allons, aborder le parcours du personnage de Djamila, depuis ses espérances et ses rêves jusqu'à sa transgression et, nous intéresser au soulèvement de la jeune fille contre les archaïsmes sociaux, qui se représente à travers la poursuite de ses études. Et enfin, analyser la situation de la fille, qui voit son destin brisé, et qui plonge dans le silence.

Encouragée par sa mère, Djamila, prend goût à passer outre les règles qui régissent la société. Seulement, elle ne le faisait pas par transgression, mais par révolte, en s'opposant à tout ce qui nuit à la femme Algérienne, qui rêve d'être libre et instruite. Ainsi, sur le chemin de l'émancipation, elle transgresse les lois sociales qui empêchent ces femmes de s'épanouir et concrétiser leurs rêves.

Djamila, avait ce don inné de la lecture, elle aimait aussi faire de la poterie et voulait changer le monde, faire de la femme un être indépendant, autonome et souveraine, qui n'avait nullement besoin d'être sous l'emprise de l'homme. Elle cherchait, le développement de la situation de la femme, ce qui n'avait guère été atteint par ses ancêtres qui avaient elles aussi, participées à la libération du pays.

3.1. Rêve de la jeune fille

Ecoutant les discours de sa mère pour la liberté et l'instruction, la jeune fille espère à son tour un avenir aussi glorieux. Elle était alors, loin d'imaginer qu'elle allait tomber un jour dans les archaïsmes sociaux, en ces temps postcoloniaux et en être victime. Elle qui était pleine d'espoir d'une vie meilleure, comme nous le montre ce passage :

« Je ne voulais certes pas d'un destin semblable à celui de ma mère, mais je ne savais pas très bien comment m'en tirer. Ignorant qu'écrire était un métier, ne me doutant pas qu'un jour je vivrais de mes livres et qu'ils seraient lus dans une grande partie du monde, je décidai de me faire potière »¹

La narratrice, souligne par cette citation, le destin que Djamila attend de vivre. Elle espère alors, qu'il soit différent de celui de sa mère. Elle ne savait pas comment faire pour réaliser ce rêve et ne pensait pas que grâce à l'écriture, elle pouvait aller loin et se sauver. Elle souhaitait, un changement radical, qui donnerait l'avantage à toutes les jeunes filles

¹Marouane., L, *La jeune fille et la mère*, Ed. Seuil, paris, 2005, pp.21-22

de sa génération et des générations suivantes. Elle souhaitait écrire, et vivre de ses livres, faire écouter sa voix, dire ce qui n'a été encore dit et ce, à travers l'écriture. Djamila avait également le désir de devenir potière et rentrer en osmose avec la nature. Elle ne voulait être sous les ordres de personne, sa devise : être libre et autonome. Ainsi, sans être sur de ce qu'elle voulait devenir réellement, son principal souci était de changer les choses. Plus loin elle précise son rêve et décrit son avenir, à travers ce passage :

« Je serai riche et célèbre, leur répliquais-je, autonome surtout, souveraine comme une reine, selon les termes de ma mère. Mais je n'envisageais pas mon avenir sans amour, je ne l'imaginais pas sans cet homme, qui comme moi serait potier, qui comme moi aimerait les couleurs pastels, les cygnes et agnelles »².

Restons dans le même contexte, la jeune fille, comme nous l'avons mentionné précédemment, était pleinement riche d'espoir, la preuve qu'elle ne savait ce qu'elle voulait exactement. Elle envisageait la richesse, la célébrité et surtout l'autonomie, autrement dit, l'indépendance et la liberté. En voulant vivre ainsi un amour avec l'homme qu'elle aura choisi, un homme à son goût et qui devra partager ses préférences « *qui comme moi aimerait les couleurs pastels, les cygnes et agnelles* », elle souligne, son rêve, celui d'une existence pleine de réussite et d'amour, une existence au quelle elle aspire depuis toute petite.

En fait, comme le laissent entendre ces extraits, Djamila, souhaite vivre une vie plus exaltante, faite de richesse et de célébrité. Une vie moins malheureuse que celle de sa mère. Pour la jeune fille, il n'y a que les études et l'instruction qui lui garantiront une telle existence, comme le souligne ce passage : « *les diplômés me donneraient le choix de décider avec qui je passerais ma vie. Et si personne ne trouvait grâce à mes yeux, eh bien, mon dieu, tant pis, et même mieux, je m'en passerais, du mariage* »³.

Pour Djamila, le mariage est, la dernière chose auquel elle pense, ses études et sa liberté priment sur tout. Elle n'a guère peur des dires des gens à son sujet, autrement dit, elle ne se soucie pas de sa réputation de femme célibataire. Le fait est que, Djamila ait mis comme point d'honneur, ses études, elle estime que, le mariage peut attendre et que s'il n'arrive pas, elle n'en serait pas moins malheureuse, au contraire.

²Maroune., L, *Op.cit*, pp.21-22

³*Ibid*, p.23

Nous pouvons dire tout d'abord, que la femme est souvent vue comme un être maudit, qui porte son honneur et l'honneur de sa famille avec elle ; c'est ce que nous avons développé dans le chapitre précédent, remontant donc, aux dires de Jean Dèjeux dans *la littérature féminine de langue française au Maghreb*, et où il revient, à cette question de la femme et de son corps. Il analyse cet aspect social, qui touche les milieux traditionnels arabo-musulmans, ce qui est très bien illustré dans ce passage :

« Le monde féminin étant considéré comme le lieu de l'émotion, du sentiment, de l'excès, du débordement passionnel, du désir diabolique, il convient donc, pensent les hommes, de s'en protéger, de le canaliser. La femme est comme le lieu du désordre, du refoulé, qui va déborder dangereusement dans l'espace public masculin et l'érotiser, comme dit MERNISSI FATIMA, et ainsi bouleverser l'ordre mis par Dieu dans la création (ses hudûd) et mettre la société sens dessus dessous »⁴

Nous pouvons dire, par la présente citation de Dèjeux, que la femme est considérée comme un être qui inspire de l'érotisme et de la passion et, qui peut bouleverser l'ordre même de la société, apporter des malentendus voire des problèmes familiaux. Ainsi, la femme, peut pousser l'homme à commettre le pire, ce qui peut nuire à l'ordre social et à la transgression des limites que Dieu impose aux mortels, comme disait Mernissi. Restons dans cette idée, la préface de l'ouvrage de Saadi, Kateb Yacine, cite quelques définitions, que nous jugeons fort utiles de rapporter, ici, dans la mesure où elles éclairent la place de la femme arabo-musulmane dans un monde de traditions patriarcale, comme suite :

« Eternelle sacrifiée. La femme, dès sa naissance, est accueillie sans joie. Et quand les filles se succèdent, leur naissance devient une malédiction, car, jusqu'au mariage, c'est une bombe à retardement qui met en danger l'honneur patriarcal, et la jeune fille, en grandissant, rend ce danger toujours plus grand. Elle sera donc recluse dans le monde souterrain des femmes. On n'entend pas sa voix, c'est le silence (...) »⁵

⁴ Dejeux.J, *Littérature Maghrébine d'expression Française*, p.69

⁵Kateb,Yacine, préface de l'ouvrage de SAADI,P.13

Nous comprenons par ce passage, que la femme est maudite et mal vue dès sa naissance, et pour cause, l'honneur de sa famille rentre en jeu si celle-ci venait à perdre sa virginité, elle devra donc, la protéger et la préserver jusqu'à ce qu'elle se marie. « *Quand les filles se succèdent, leur naissance devient une malédiction* », c'est ce passage même qui nous montre la force et la violence, dont fait preuve la société envers les femmes.

3.2. La transgression des lois sociales

Vivant dans une société traditionnelle et patriarcale, Djamila, doit se soucier du qu'en dira-t-on, afin de préserver son honneur de jeune fille et celui de sa famille. Cependant, même si elle obéissait à sa mère, elle transgressait certaines règles de la société à laquelle elle appartenait. Ce comportement iconoclaste ne tarde pas à lui causer des ennuis, comme le montre ce passage :

« *Quelqu'un m'a dénoncée, me suis-je alors dit, et mon père a attendu le moment propice pour me surprendre peut-être aussi. Ou bien était-il à l'origine de ce délit en apparence par moi seule commis, me suis-je encore dit. Et je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de tourner de l'œil* ». ⁶

A travers la citation précédente, la jeune fille montre son étonnement face à la découverte de son acte par son père. Elle commence d'abord à se demander si ce n'était pas, parce qu'elle avait été dénoncée par quelqu'un, puis fini par croire que c'était son père, lui-même, qui l'avait surprise. Plus loin dans le roman, nous découvrons que sa sœur était de mèche avec son père : « *Et c'est grâce à moi que papa t'a trouvée* » ⁷. Dénoncée par sa sœur cadette, nous comprenons que finalement, les femmes se complaisent à reproduire les schémas de la soumission et qu'elles en trouvent du plaisir.

Nous pouvons expliquer la dénonciation entre femmes, comme le résultat des traditions et d'idées ancrées dans les mœurs, ce qui est encore le cas de nos jours, il est donc, le signe de la faiblesse et de la soumission de la femme envers l'homme. A notre époque, où le modernisme et la technologie font place dans notre pays, cette pratique est de plus en plus vue comme ancestrale et primitive, par certains.

La cadette, continue de se moquer de sa grande sœur : « *Si je ne t'avais pas dénoncée, tu nous aurais peuplé la maison des bâtards de ton mignon* ». Elle la provoque avec des

⁶Marouane., L, *Op.cit*, p.11

⁷*Ibid*, p137

paroles blessantes et humiliantes. Ce qui nous confirme la complaisance qu'éprouvent certaines femmes face à la soumission. Cette dénonciation, brise tout respect entre les deux jeunes femmes et enlève toute distinction d'âge, puisque Djamila, étant l'aînée de toutes, est moquée par sa jeune sœur, celle même qui l'a dénoncée. Après cet épisode, Djamila, se rend compte du statut véritable de la femme algérienne, et du sentiment que ressent son père pour ses filles, comme elle l'exprime à travers ce passage :

« Je compris tout à coup pourquoi ma naissance, ainsi que celle de mes nombreuses sœurs, avait endeuillé mon père, et pourquoi autrefois, en Arabie, on enterrait les petites filles vivantes, à peine nées. Je regrettai aussitôt de ne pas être né venue au monde quatorze siècles plutôt »⁸

La narratrice, regrette d'être venue au monde autant que fille. Prisonnière et maudite dès sa naissance, elle ne trouve aucun intérêt à vivre dans une société où la femme est réduite à de simples questions d'honneurs, mais pas que. Comme le souligne Ahlem Mostaghanemi :

« L'accueil réservé à la naissance d'une fille dévoile à lui seul la négation de la femme par la société. Si les Arabes ont cessé, depuis l'avènement de l'Islam, d'enterrer les nouvelles-nées vivantes, on ne peut pas dire qu'elles soient accueillies aujourd'hui avec grand enthousiasme, les raisons n'étant pas dues, uniquement, à des histoires d'honneur et d'héritage »⁹

Le présent passage nous montre alors, que la société patriarcale rejette, ou du moins accueille avec moins d'allègement le sexe féminin. A sa puberté, la fille devient la hantise du père, du frère aîné et de l'oncle. Ils la surveillent de près, car jugée incapable de contrôler ses instincts sexuels, menaçant par là leur honneur. C'est cette menace, qui explique le recours aux cruelles punitions, auxquelles sont soumises les femmes en cas de transgression. Djamila, transgresse le code non écrit de la conduite en société conservatrice, elle qui ne se souciait pas de l'honneur familiale et qui se livrait en cachette aux attouchements de garçons, comme elle le décrit dans ce passage :

⁸Marouane., L, *Op.cit*, p. 27

⁹Mostaghanemi. Ahlem, Algérie : *femmes et écritures*. Paris, Le harmattan, 1985

« Si les autres garçons se contentaient de me tripoter les seins, l'apprenti Ébéniste, lui s'était mis à me les lécher puis à en mordiller les mamelons, bafouillant, les paupières chancelantes, sa salive dégoulinant sur ma peau, contrairement à ce que pourrait penser le lecteur, j'en demande pardon à ma mère et à toutes les gardiennes de vertu, cela ne me dégouta en rien ».¹⁰

Il transparait de cet aveu, que, la jeune fille est consciente de sa transgression des règles de la vertu et, éprouve un certain plaisir à le faire. Elle ne se souciait guère des menaces de sa mère à ce propos. Le passage suivant *« j'en demande pardon à ma mère »*, démontre que la jeune fille est bien consciente de ses actes et du fait qu'elle transgresse et, de surcroît, avec plaisir, aux règles établies par la société. Elle avait une idée précise, de ce qui allait lui arriver, si les membres de sa famille venaient à découvrir son péché, mais elle ne pouvait se résoudre à arrêter.

3.3. Le silence de la jeune fille face à son sort

Face aux membres de sa famille, qui lui reprochaient sa conduite immorale, voir scandaleuse, elle subit les pires violences et les pires tortures de la part de sa mère, de son père et de ses frères en lui effaçant toute trace de féminité (poitrine bandée et tonture des cheveux) :

"Je me mis à genoux et elle pencha ma tête vers l'avant. Puis ramena mes cheveux de façon qu'ils couvrissent mon visage. Mes frères surgirent, dans les mains une paire de ciseaux et un rasoir qu'ils brandirent à l'intention de ma mère » [...] - Coupez-moi tout ça, dit-elle »¹¹.

La violence subie par Djamila, en lui coupant ses cheveux, est le résultat du poids des archaïsmes, que nous avons déjà expliqué précédemment. Les cheveux étant le symbole de féminité, ses frères n'hésitent pas à tout enlever. Face à cette violence, la jeune fille choisit la voix du silence et préfère se renfermer sur elle-même sans même se défendre. Elle n'a que le silence comme refuge face aux accusations de son entourage et ne cherche ni à hurler ni à s'enfuir pour se défendre et se protéger. Elle continue de subir cette

¹⁰Maroune., L, *Op.cit*, p.46

¹¹*Ibidem.*, pp.147-148

agressivité. Par ailleurs, pire que le silence, la jeune fille songe à des solutions plus graves, comme le montre ce passage :

« J'ai réfléchi à élaborer un suicide. Avaler des médicaments, il y en avait plein la pharmacie, En plus, simple et plus efficace, de l'eau de javel. Mais pas une défenestration, l'idée de quitter ce monde en bouillie ne me séduisait pas, et notre maison n'était pas assez haute, je m'en sortirais paraplégique, dans les meilleurs des cas »¹²

Djamila, a donc, longuement réfléchi aux moyens de mettre fin à ses jours, pour enfin se défère de son malheur, celui qui la condamne au quotidien. Elle ne souhaitait plus subir ce châtement de la part de ses proches. Cependant, la peur qui la prenait de plus en plus, l'obligea à devenir plus obéissante, en faisant tout ce qu'on lui demandait et ordonnait : les tâches ménagères, les courses et les besognes dont personne ne voulait. Son honneur et sa place au sein de sa famille étant perdue, elle se senti faible et sans valeur. Elle fini par accepter un mariage arrangé, qui de toute manière était, peut être, un échappatoire, comme elle le stipule dans ce passage : *« J'étais prête à tout et tout m'était égal : que je sois trop jeune pour me marier, que je devienne une recluse et une boniche, que je fasse ou non des études, que mon futur mari sois miss monde ou Hercule en personne m'importe peu »*.¹³

La jeune fille, s'abandonne au désespoir et n'a plus goût à la vie, tout ce qui pouvait lui arriver par la suite, lui importait peu. Il semble, qu'après les défis d'une vie exaltante et glorieuse, s'est succédé la résignation, et le désarroi. Autrement-dit, tout ce qui allait faire d'elle cette femme libre et épanouie était réduit à néon. Le subjonctif, utilisé dans cet extrait, nous montre la soumission de la femme et sa faiblesse autour des lois sociales qui régissent la société arabo-musulmane.

Après sa transgression, le destin de Djamila se voit chamboulé et, son combat pour la femme libre qu'elle voulait être, n'était plus que mythe. Qu'importe ce qu'elle devient et qui elle épouse, cela n'avait plus aucune espèce d'importance. Elle accepte son sort tel qu'il est, puisque rien ne changera les faits. La jeune fille était persuadé que : *« si ma*

¹²Maroune., L, *Op.cit*, p.53

¹³*Ibid*, p.123

mère m'avait demandé mon avis, je l'aurais soulagée, et elle ne se serait pas réveillée avec cette honte dans les yeux, ce suçon, cette voix rocailleuse et contenue et cet air absorbé surtout qui n'était déjà plus le sien »¹⁴

Son unique inquiétude était sa mère, qui était rangée par la honte et les remords. Djamilia, se sentait coupable de l'état de cette dernière, elle qui l'avait toujours soutenue et incitée à rester dans le droit chemin. Djamilia, peut passer outre cette histoire si elle le voulait, en partant loin de chez elle, pour recommencer une nouvelle vie. Ce qui n'était pas le cas de sa mère, qui devait subir toute sa vie, les railleries de son entourage et la sa répudiation de son mari. Car, en fin de compte, si sa fille, en était arrivée à cela, elle en était responsable. La jeune fille avait beaucoup de mal à supporter un tel destin pour sa mère :

« Tu veux me déshonorer, m'enfoncer la tête dans la boue, faire de moi la risée de mes amis et de mes ennemis. Si tu ne m'obéis pas, je leur révélerai, tes débauches, je leurs dirais à tous, perversions. A mes sœurs, à ma mère, à mes amis et à mes ennemis, au monde entier ceci rend la jeune fille inquiétée, contrairement à elle, qui ne soucie totalement pas de sa réalité. »¹⁵

Nous revenons alors, par ce passage, à la question de l'honneur de la jeune fille, que la mère à toujours pris en considération en premier lieu, avant toute chose. Djamilia, est menacée par sa mère, qui lui exige obéissance et discipline. Ceci étant, la jeune fille doit se plier aux règles, au risque de compromettre sa réputation *« je leur révélerai, tes débauches, je leurs dirais à tous, perversion »*. En ce sens, l'honneur est un attribut collectif, comme la vertu est un attribut individuel, autrement dit, l'honneur, est un phénomène social qui peut nuire non seulement à la personne, mais aussi à la tribu. Contrairement à la vertu, étant une qualité et une valeur humaine et, propre à la personne. Le corps féminin, dans la société algérienne, est considéré comme une honte, tel que le montre Assia Djebar :

« L'Algérienne a honte de son corps, de ses seins, de ses menstruations. Elle a honte d'être femme devant les siens et devant elle-même. Longtemps cette femme a évité son corps et a tenté de l'oublier comme on s'efforce d'oublier un péché que l'on serait condamné à commettre ! Pourtant la rencontre avec son corps est inévitable et constitue le premier pas d'une prise de conscience sociale et

¹⁴Marouane., L, *Op.cit*, p.124

¹⁵*Ibid*, p.42

politique. Assia Djébar, qui a toujours eu le souci de suivre l'évolution de la femme algérienne, pense avec raison que l'héroïne ne peut devenir adulte et assurer son rôle d'épouse, de militante et de femme qu'après avoir dépassé l'obstacle du corps [...]».¹⁶

Il est clair que Marouane, va au-delà d'une telle déclaration et rompt avec le tabou du corps dont parle Assia Djébar. La scène de l'acte dans « *La Jeune Fille et la mère* » est reprise dans un langage qui nomme et donne à voir. Leila Marouane, parvient à parler de l'acte sexuel et du corps féminin avec aisance et sans tabous, tout le contraire de l'auteur, Assia Djébar, qui est dans la retenue. On prend conscience de la facilité qu'elle a d'écrire ces mots : « ça me titillait pendant la classe, dans la cour de récréation, en rentrant à la maison, pendant le dîner, dans le lit...il me suffisait de penser à l'apprenti ébéniste, à ses main, à son sexe, à ses yeux révoltés de plaisir, à sa langue mouillée, il me suffisait d'espérer son prochain guet-apens, de serrer les jambes et la jouissance survenait ».

En somme, ce chapitre montre, que la jeune fille, en transgressant les lois régissant la société Algérienne, n'échappe aucunement aux représailles, qu'elle n'est nullement différente des autres filles face au péché dans sa société, même instruite.

¹⁶Djébar .A, *Les Alouettes naïves*, Paris , Julliard, 1967

Conclusion

Parvenues au terme de cette étude, nous pouvons dire que, le statut de la femme reste réduit, encore aujourd'hui, aux traditions et aux lois restrictives de la société vis-à-vis de l'honneur de la famille. Cela, malgré les grandes avancées de la femme au fil des années, dans l'entreprise de ses études, de sa vie et de son avenir et, malgré la grande place qu'elle prend au sein de la société. Le pouvoir en place, les codes religieux et les lois patriarcales entravent fortement son émancipation.

L'apport de la littérature, dans l'émancipation de la femme dans la société algérienne, est bien réel ; c'est cela même, qui fait sortir la femme du cloisonnement, musellement des voix vers la libère d'expression. Les écrivains actuels mettent à profit les sacrifices des femmes révolutionnaires de l'époque coloniale et les luttes des filles de l'indépendance pour plus de liberté pour la femme. Dans le sillage de ces pionnières, elles brisent le silence par l'écriture apprivoisent leur peurs en transgressant les interdits par le langage de la révolte. Elles mettent en scène des personnages féminins qui conteste l'ordre établi et œuvrent pour une société plus égalitaire.

L'analyse de notre corpus nous a permis d'abord de constater que le roman convoque deux figures marginalisées, la(mère) qui vivait et combattait à côté des hommes au colonialisme pour la liberté de l'Algérie, cette dernière croyait qu'elle aura son statut valorisé dès les lendemains de l'indépendance en lui promettant un avenir meilleur pour elle, en parallèle avec(la jeune fille), cette femme qui représente la réalité sociale d'une Algérie qui a du mal à s'inscrire à l'intérieur même des pays ouvert à la modernité . En d'autre terme, le roman synthétise les allées de la société qui font de la femme algérienne n'arrive pas à s'émanciper des obstacles liés à la famille, la religion et la tradition.

L'analyse effectuée ici à monter comment l'auteur revisite la période coloniale et poste indépendante pour dénoncer les souffrances vécus par ces femmes. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, cette dénonciation se lit à travers les souhaits de la maquisarde pour sa fille, la mère ayant vécue le pire durant l'époque coloniale elle voulait pour sa progéniture un avenir fait de liberté, d'érudition et d'instruction. Dans le deuxième chapitre nous nous sommes intéressées à l'honneur de la jeune fille et le risque de déshonneur qu'elle entourait en transgressant les règles établies. Enfin dans le dernier chapitre, nous avons met l'accent sur le sort de Djamila après avoir été surprise en flagrant délit d'atteinte aux bonnes mœurs. Elle s'est réfugiée dans le silence de peur d'envenimer davantage sa situation précaire.

En somme, dans ce roman Leila Marouane a mis en scène des personnages des femmes contrariées par leur sort, c'est pour cela qu'elle nous a donné à voir divers aspects de la condition féminine qu'elle a transformé selon une perspective moderniste qui est son propre message idéologique. Cependant, ce corpus peut être abordé sous d'autres angles dans la mesure où sa richesse sémantique ne se limite point à cette thématique de la femme et sa condition dans la société décrite. D'autres recherches sont souhaitables pour une meilleure explication de ce roman réaliste et engagé de Leila Marouane.

Bibliographie

Bibliographie

Corpus

Marouane. L, *La jeune fille et la mère*, Ed. Seuil, paris, 2005.

Ouvrages théoriques

Déjeux. J, *La littérature féminine d'expression du Maghreb*, karthala, paris, 1994, P.213.

Déjeux. J, *La littérature Maghrébine d'expression française*, Seuil, p.69.

Romans

Assia Djébar, *Les Alouettes naïves*, Paris, Julliard, 1967

Mouloud Feraoun, *Le fils du pauvre*, Ed. Seuil, Paris, 1954, p.66

Articles

Tahraoui.M, témoignage de Marouane.L, in quotidien d'Oran, violence dans l'écriture, num.423.Oran, novembre, 2004.

Miraglia Anne. M, *des voix contre le silence*, femmes sans voix, Durham university, durham modern langages, séries, 2005, article 119, p.45.

Khodja. S, in *les algériennes de grande solitude, La femme algérienne*, article7, 2001, Ed, Seuil, Oran, N°9, p.12

Mémoires et thèses

Longou, Schahrazède. « violence et rébellion chez trois romancières de l'Algérie contemporaine (Maïssa bey, Malika Mokkaïdem et Leïla Marouane) ». phd (Dorctor of philosophy) thesis, university of Iowa, 2009.

Dictionnaires

Microsoft encarta dicos 2008

Le petit Larousse illustré, Ed. Larousse, Paris, 2008.

Sites internet

<http://www.erudit.org./apropos/utilisation.html>

<http://assr.revues.org/3947>

<http://www.memoireenline.com/12/09/2955/mDe-ta-tradition-lamordernité-etude-mamicheis>